

Localisation et délocalisation de la jouissance

Complément à « Quelles boussoles pour quelles jouissances en institution ? »

Thierry Van de Wijngaert

En écrivant ce texte présenté lors de la journée préparatoire du R2, j'ai trouvé intéressant de transmettre la complexité du concept de jouissance¹. Grâce aux travaux de Jacques-Alain Miller, j'ai tenté de rendre sensible — dans la recherche de Lacan — l'oscillation entre le pouvoir et les limites du langage, de la parole, des signifiants seuls ou articulés à d'autres signifiants pour traiter la jouissance, tout en soulignant que ce sont ces derniers qui la produisent.

Ceci renvoie à une des dernières formulations de Lacan où il indique que la jouissance nécessite 3 éléments : le corps, la vie et le signifiant. Autrement dit, dans l'orientation lacanienne, il n'y a de jouissance que pour un corps vivant marqué par le signifiant. L'aliénation fondamentale à la parole, à la langue, au langage fait que nous ne sommes plus que de très loin des êtres de besoin. On pourrait dire que nos modalités de satisfaction pulsionnelle ont perverti nos besoins vitaux au point de s'éloigner plus ou moins radicalement du principe de plaisir. Parlant de la même problématique, Freud a mis en évidence que la pulsion se satisfait, quelles que soient les barrières que l'on tente de dresser pour la contenir. Dès lors, l'enjeu clinique est de soutenir le sujet à trouver des modalités de jouissance les moins délétères possibles.

Dans le présent texte, je vais mettre l'accent sur le travail en institution au regard de cet enjeu clinique. Le point commun à la quasi-majorité de nos institutions est d'accueillir des sujets pris dans une grande précarité symbolique et par conséquent dans une grande précarité relationnelle et sociale. Les balises ou repères sur lesquels ces sujets se basent pour s'orienter dans l'existence sont généralement fragiles, mouvants ou rigides. Au pire, ils sont inopérants. Autrement dit, cet appareillage pour canaliser la jouissance, pour la border est défectueux.

Localisation et délocalisation.

Suivant l'évolution du discours psychiatrique, la catégorie la plus utilisée dans bien des institutions est celle de « trouble du comportement ». Ce fourre-tout amalgame des réalités subjectives très diverses.

Nous y opposons pour nous y retrouver dans la clinique, la différenciation entre la jouissance localisée et la jouissance délocalisée. Cela nous éclaire sur ce qui est en jeu pour le sujet et nous permet d'envisager des pistes de travail spécifiques.

Partons de la délocalisation qui est plus simple à cerner, mais qui est bien souvent la plus problématique. C'est la jouissance disruptive, par essence non localisée. Elle se repère par les crises clastiques où le sujet au comble de l'angoisse s'agite, casse, blesse l'autre ou lui-même. La cause n'est pas toujours facilement repérable, pourtant un événement qui perturbe massivement le sujet déclenche la crise. Les phénomènes de repli, d'isolement dans un espace à l'abri de l'autre et de toute manifestation extérieure constituent des solutions pour se préserver de ces irruptions de jouissance. Grâce à notre accompagnement, on peut espérer que

¹ Voir les pages 2/6 du texte *Quelles boussoles pour quelles jouissances en institution ?* sur le site du Réseau 2.

les repères du sujet se complexifient suffisamment pour réduire ce qui se révèle insoutenable pour lui. Mais, l'accent doit surtout être mis sur le travail préventif pour éviter ce qui déclenche ces crises. L'expérience démontre que sur le moment, intervenir par la parole est rarement opérant.

La carapace autistique est exemplaire de cette modalité défensive, mais des variantes de celle-ci sont aussi présentes dans la psychose. C'est le cas, par exemple d'une dame ne sortant pas de son appartement, qui a totalement occulté toutes les fenêtres et refuse le regard de quiconque et même les soins infirmiers.

La localisation de la jouissance implique quant à elle essentiellement les objets pulsionnels évoqués dans le quatrième paradigme.² Il s'agit des objets dits : oral, anal, voix, regard et rien. Si une modalité de jouissance s'est construite autour d'un de ces objets, ce n'est pas sans générer d'autres difficultés. Nous observons fréquemment en institution l'absence de limite, le « ça ne cesse pas ». La jouissance est là canalisée mais s'avère excessive comme dans les variations de l'addiction que ce soit dans l'abus délétère de psychotropes, les excès alimentaires, l'accumulation d'objets, quels qu'ils soient, mais aussi le traitement étrange du corps comme l'excès d'hygiène. Ainsi une dame devait prendre plusieurs douches et récurer de fond en comble son appartement si quelqu'un était rentré dans son appartement.

La localisation de la jouissance excessive dans le corps propre donne lieu à des pratiques d'extraction de l'objet comme en témoignent les scarifications et autres mutilations.

L'attention démesurée à son image prend des heures et des heures à une autre personne avant de pouvoir sortir de chez elle. L'enjeu pour elle est de traiter le regard a priori méprisant de l'autre.

Ce dernier cas nous introduit à la série des problèmes relationnels. La jouissance mauvaise est ici localisée dans le regard de l'autre. L'objet regard, tout comme l'objet voix faisant intrusion peuvent par ailleurs amener le sujet à prendre ses distances, voire à errer. Mais, une autre réaction consiste pour le sujet à tenter de faire disparaître ces objets de jouissance en agressant l'autre. Ainsi, dans le célèbre crime des sœurs Papin, elles ont entre autres énucléé leur patronne. Cette tendance nous amène bien souvent à traiter notre regard en ne fixant pas certains sujets et à être attentifs à notre énonciation autant qu'à ce que l'on énonce.

La localisation de la jouissance peut prendre la forme de la maîtrise de l'autre, autrement dit d'en faire son objet. Ce traitement de la jouissance peut se révéler à l'occasion être un trait de perversion. Mais, la bienveillance éducative — assurée de savoir tout ce qu'il faut que l'enfant soit et fasse — le réduit à son être d'objet.

Inversement, certains sujets ne peuvent exister qu'en se situant comme objet de l'autre. Ceci est repérable dans les phénomènes de collage physique ou par une demande incessante qui les éloignent de leur être de déchet, de rebut. L'érotomanie, certitude d'être aimé par quelqu'un qui peut même n'avoir jamais été rencontré, s'inscrit dans cette perspective.

Si toute modalité de localisation de la jouissance est en soi une défense face au réel de la jouissance, à l'incontournable satisfaction de la pulsion, dans la série ci-dessus, bien des comportements dits problématiques ont intérêt à être lus comme des mécanismes de défense.

² Voir les pages 2/4 du texte *Quelles boussoles pour quelles jouissances en institution ?* sur le site du réseau 2.

Défense et jouissance

Ainsi, dans le texte que celui-ci complète³, j'ai insisté sur la différenciation à faire entre défense et jouissance, plus particulièrement en partant des faits de violence. La violence est la plupart du temps la réponse à l'impact de la présence, de la proximité, de paroles ou de regards vécus par le sujet comme une intrusion, une effraction déstabilisante. La violence vis-à-vis de l'autre, de soi-même ou des objets relève d'une tentative d'extraction ou d'éloignement de la jouissance innommable qui a envahi le sujet.

Par rapport à cette identification problématique à l'objet, nous soulignons régulièrement la nécessité dans nos échanges de s'en tenir à une position de ne pas savoir et ne pas vouloir. Il en découle la figure de l'intervenant secrétaire actif du sujet.

Deux axes de travail

Face à ces sujets démunis quant à leur appui sur une armature symbolico-imaginaire, l'institution a la charge d'y suppléer par des routines de signification et de fonctionnement au quotidien. Ceci implique un cadre clair comme référence commune en plus de la discipline du « ne pas savoir et ne pas vouloir ».

Mais cela ne suffit pas. Cela ne réduit pas l'attention nécessaire à ce qui singularise chacun.

On peut tenter de soutenir les sujets un peu moins démunis dans l'élaboration de repères propres pour mieux savoir y faire avec l'autre, avec son corps, avec le langage. Être partenaire du sujet signifie d'abord d'être fréquentable et ensuite de pouvoir occuper une place, non seulement de secrétaire, mais parfois même de boussole externe, soit avoir un discours sur lequel le sujet prend appui pour lire ce qui lui arrive sans trop vaciller.

La jouissance en deçà du trouble.

L'abord de la problématique de la jouissance débordante quand elle est prise par le biais du trouble du comportement nous pousse à penser à partir de la norme sociale. Elle donne lieu à tenter de contrer la jouissance en faisant entendre raison au sujet alors qu'il n'est pas maître de ce qu'il fait. C'est plus fort que lui. Lui offrir un espace de parole pour traiter ce qui le dépasse est-il de mise ou au contraire cette offre va-t-elle l'angoisser ? Le « pourquoi ? » qui pousse le sujet à s'inscrire dans la logique de la cause est loin d'être un support pour tout sujet. Le névrosé peut en jouir sans fin, pour d'autres c'est un pousse-au-délire et pour d'autres encore, la voie du « donner sens » n'est simplement pas praticable.

La voie la plus opérante reste celle de soutenir le sujet dans la complexification de son économie de jouissance en espérant qu'elle puisse devenir plus satisfaisante pour lui et plus compatible avec le lien social.

³ Texte cité, page 8